

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 96

Mars 1983

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 96 Mars 1983

Assemblée ordinaire du 26 mars 1983 2

Nouveaux membres 3

Nouvelles de la Société 3

Communications :

1. M. Lech Krzyżniak : Les débuts de la domestication des animaux et des plantes dans les pays du Nil 4

2. M. Thierry Zimmer : La Moyenne Égypte: méthodes d'investigation et priorités 14

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

---

26 mars 1983

La séance est ouverte à 17 heures sous la présidence de M. Jean Vercoutter, président, assisté du R.P. du Bourguet, vice-président.

Le président annonce l'exposition «Passé, présent et futur de l'Institut de France et des Académies», qui est organisée au Conservatoire National des Arts et Métiers, CNAM, 292, rue Saint-Martin, Paris 3e, du 12 avril au 29 mai 1983. Divers documents sur les activités égyptologiques de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres y sont présentés. La Bibliothèque Nationale, la bibliothèque de l'Institut, les Archives de l'Institut et le musée du Louvre ont contribué à la manifestation.

Compte rendu de la précédente Assemblée Ordinaire

Mme Liliane Palà, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente Assemblée Ordinaire du 13 mars 1982.

Membres excusés

Mlle Françoise Barrier, M. Robert Bouvenot, M. Henri Cazelles, Mme Françoise de Cenival, Mme Maryse Géoffray, M. M. Heerma van Voss, M. Erik Hornung, M. André Laronde, M. Jean-Philippe Lauer, M. Jean Leclant, M. Jean Murat, M. Massimo Patanè, R.P. Guy-Henry Peigné, M. Maurice Stracmans, Mme Suzanne Tenand-Ulmann, Mme Michèle Thirion, M. Baudoin van de Walle, M. Paul Valeur, M. Jean Yoyotte.

Nouveaux membres

M. Atef Awadalla, M. Patrice Baudin, Mlle Marguerite-Marie Bléhaut, M. Pierre Combaibert, M. John Foster, Mlle Dominique Jegat, Mlle Marie-Claude Kalifa, M. Jacques Laroche, M. Didier Legard, M. Léonard Lesko, M. Daniël Martin, Mme Sylvie Mercier-Ythier, M. François Paenhuysen, Mlle Marie-Agnès Pilipenko, M. Yvon Vincent.
La bibliothèque de l'Université de Paris I,
La Bibliothèque universitaire de Paris X, Nanterre,
La bibliothèque de l'Université de Picardie,
La bibliothèque de l'Université de Rouen,
Cornell University, Ithaca dans l'état de New-York,
Portico Librerias de Saragosse,
Ben Gourion University of the Negev, Beer-Sheva, Israël,
Jewish National University, Jérusalem.

Publications

La revue 33 a été envoyée aux membres bienfaiteurs de la société et, à tous les membres, le bulletin 93. La revue 34 est en préparation. Le bulletin 94, dont la correction des épreuves est en cours, devrait paraître avant la prochaine réunion de la société.

Communications

1. M. Lech Krzyzaniak : Les débuts de la domestication des animaux et des plantes dans les pays du Nil.
2. M. Thierry Zimmer : La Moyenne Égypte : méthodes d'investigation et priorités (avec diapositives).

La séance est levée à 19 h 15.

LES DÉBUTS DE LA DOMESTICATION DES PLANTES ET DES ANIMAUX DANS LES PAYS DU NIL

Lech KRZYŻANIAK

Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs,

La domestication des plantes et des animaux fut un évènement d'une haute importance, comparé à juste titre avec la maitrise du feu aux débuts de l'époque de l'âge de pierre. C'est un évènement qui permit la transition vers l'époque de l'économie de production, c'est-à-dire le Néolithique, où le développement culturel progressait incomparablement plus vite qu'aux temps antérieurs. Cependant, dans quelques régions du monde seulement, ce développement commença plus tôt et s'effectua particulièrement vite. Le système de l'économie de production, basé sur la culture des plantes et l'élevage des animaux, permit sur ces terrains, la réalisation de la révolution historique suivante, la troisième: celle du passage de la société communautaire primitive à la civilisation; c'est-à-dire à la première société divisée en classes sociales et organisée en état.

L'une des premières régions du monde où ce passage eut lieu fut justement l'Égypte. Environ 3.100 ans av. J.-C., s'y forma le premier état homogène avec un souverain-roi à sa tête. Essayons à présent de montrer l'histoire et les circonstances des débuts de la domestication des plantes et des animaux dans les pays du Nil, à la lumière des recherches les plus récentes. Tout d'abord arrêtons-nous sur le processus de la domestication des animaux.

La domestication des animaux, de même que celle des plantes, fut un évènement qui ne put se dérouler durant une courte période de temps. On croit qu'elle fut précedée par une étape durant laquelle on ne faisait qu'apprivoiser les animaux et seulement une

longue intervention de l'homme dans la population des animaux apprivoisés put causer des changements biologiques irréversibles et héréditaires dans l'organisme de l'animal; ces changements pouvant être lisibles pour l'archéozoologiste dans le matériel osseux concret. L'apprivoisement — une étape menant à la domestication — apparut peut-être, le plus probablement, dans les groupes sociaux qui observaient d'une manière particulièrement intense et de très près les coutumes de troupeaux d'animaux sauvages: aurochs (bétail sauvage), moutons, chèvres, sangliers (cochons) qu'ils chassaient, ainsi que le loup, qui dans certains cas, les accompagnait pendant leur chasse. On ne peut que supposer, que pour des raisons différentes — par ex. religieuses, voulant «conserver» la bête pour l'abattage postérieur — des groupes humains commençèrent, en premier lieu pour une courte période, puis pour une période plus longue, et enfin probablement d'une manière permenante, à garder dans leurs campements, à part, des animaux, probablement de jeunes bêtes, en les isolant du reste de leur espèce [1]. Dans quelles sociétés des pays du Nil et quand cet évènement put-il avoir lieu?

Notre attention doit être attirée par la population habitant dans la vallée sud-égyptienne et nord-nubienne du Nil, au Paléolithique moyen et supérieur, c'est-à-dire entre le IL-VIIe millénaire av. J.-C. Cette population, en plus de la cueillette et de la pêche, s'occupait aussi intensivement de la chasse, avant tout de celle à l'auroch qui était vraisemblablement la plus importante source de viande pour ces groupes humains [2].

L'impératif des aurochs de s'abreuver quotidiènnement, l'accès à un abreuvoir proche, fit que les troupeaux de ces bêtes ne purent, certes, que vivre dans la vallée du Nil et dans son delta. Ils y restèrent d'ailleurs jusqu'au Nouvel Empire [3]. On calcule que les abattis des aurochs, avoisinant les 800 kg.; auraient pu fournir environ 67% de la masse de viande obtenue de la chasse dans le Paléolithique supérieur [4]. On chassait également le sanglier.

Il apparait que durant une période si longue — plus de trente mille ans de tradition de chasse à l'auroch —, des groupes de chasseurs dans les pays du Nil égyptien et nord-nubien eurent la possibilité de bien connaître les coutumes et les tendances de cet animal; il parait donc vraisemblable qu'ils commençèrent à l'apprivoiser.

Il faut quand même ajouter que dans le matériel archéozoologique actuel nous ne trouvons pas d'informations directes à ce sujet. Le même processus aurait été possible adapté au cas du sanglier dont les troupeaux vivaient au pays du Nil, et qui y était chassé à cette époque.

Il est frappant de voir que dans le matériel archéologique il manque des preuves indiquant la pratique de la chasse, au Paléolithique, du mouton et de la chèvre sauvage. Il est bon de se rappeler que le mouflon (Barbary sheep) ne peut pas être l'ancêtre du mouton domestiqué. C'est pour cette raison que l'on suppose que les troupeaux de moutons et de chèvres n'ont jamais vécu à l'état sauvage dans le pays du Nil. De même la présence du loup, ancêtre du chien, sur ce terrain n'est pas claire[5].

Les premiers animaux domestiqués apparurent en Égypte vers 6.200 ans av. J.-C. En prenant comme guide le matériel osseux, nous avons une preuve bien lisible de la domestication, conséquence de la sélection au sein du troupeau — consciente ou inconsciente, effectuée par l'homme —. Les modifications se présentent par ex. par la diminution de la taille de l'animal, dans le cas du bœuf et du cochon, ainsi que par des changements anatomiques dans la morphologie du squelette.

En Égypte, le premier animal domestiqué fut le bœuf, bétail qui apparut environ 6.200 ans av. J.C., et peut-être même aux environs de 7.500 av. J.-C. Les restes de la plus ancienne vache, en Afrique, furent découverts il n'y pas longtemps dans le désert libyque, dans des complexes archéologiques contenant des artifacts du Paléolithique terminal (El Nabta, Bir Kiseiba)[6]. La morphologie du squelette de ce bétail, ainsi que les conditions écologiques dans lesquelles ces animaux vivaient à cette époque, les pâturages plutôt pauvres du désert libyque qui n'auraient pas suffi à nourrir des troupeaux d'aurochs, sont une preuve supplémentaire de leur domestication. Si la chronologie du premier bétail dans le désert libyque pouvait être confirmée au cours d'investigations ultérieures, elle aurait précédé de mille années environ le plus ancien bétail connu dans la zone méditerranéenne et au Proche-Orient, celui venant de la Grèce et daté de 6.500 av. J.-C.[7].

Les découvertes des restes des animaux domestiqués, en Égypte, provenant des sites néolithiques typiques, contenant des pots en céramique, objets en pierre taillée, meules etc., sont déjà un peu postérieurs. Les restes des animaux domestiqués trouvés sur le territoire du désert libyque continuent à être ceux qui sont datés le plus tôt[8]. Sûrement à partir de 5.700 ans av. J.-C. et jusqu'à 4.000 av. J.-C., des groupes de la population de bergers y élevaient des bovins, des ovins et des chèvres. L'art rupestre, bien riche dans le désert libyque — les gravures et les peintures de Jebel Uweinat par exemple — qui étaient l'œuvre de ces groupes sociaux, doués certes de sens artistique, représente souvent des scènes de la vie des bergers[9]. On y représentait aussi le chien, employé pour la chasse[10].

Donc, en Égypte, les premiers animaux domestiqués apparurent dans le désert libyque et non dans la vallée du Nil ou dans son delta. Le désert libyque, de même que le reste du Sahara, fut colonisé pour la dernière fois, après plusieurs milliers d'années d'intervalle, vers 8.000 av. J.-C. Les groupes des premiers éleveurs durent y arriver de l'extérieur (L'Afrique du nord?, la vallée du Nil?) avec ses animaux déjà domestiqués. Les premiers essais réussis de la domestication de l'auroch durent avoir lieu avant la colonisation du Sahara, au début de l'Holocène.

Les plus anciens restes connus d'animaux domestiqués, provenant du pays du Nil, viennent du delta, du site néolithique de Merimdé Beni Salame et sont datés d'environ 5.000 ans av. J.-C. De pareilles découvertes ont été faites dans l'oasis Fayum (Fayum A) et en haute et moyenne Égypte (culture de Badari), datées des environs de 4.000 av. J.-C.[11]. Dans les trois cas nous avons affaire aux bovins, aux ovins, à la chèvre et au cochon, domestiqués déjà. La présence du chien est attestée par des dessins représentant des scènes de chasse, peints sur les pots en céramique. On suppose aussi que, dans la période prédynastique, dans le pays du Nil, fut domestiqué l'oie, le canard et l'âne dont les troupeaux sauvages pâturent jusqu'à présent au Soudan occidental. Il est probable également que le chat local, provenant du chat sauvage africain, était présent.

D'autre part on suppose que l'on essaya de domestiquer alors — de même que dans la période dynastique — certaines antilopes, peut-être même des singes, ce qui, vu la biologie et l'instinct de ces animaux, était voué à l'échec. Il est possible toutefois que l'on

arriva en Égypte à domestiquer des animaux sauvages, par ex. certaines antilopes, cependant leur élevage fut abandonné au moment de l'apparition d'autres espèces, plus intéressantes au point de vue économique[12].

En Égypte il fut possible de domestiquer uniquement ces espèces d'animaux qui y existaient à l'état sauvage. Ainsi en Égypte, le premier mouton et la première chèvre domestiqués peuvent se traduire comme le résultat de l'adaptation de ces espèces déjà domestiquées et venant de l'Asie du sud-ouest où elles étaient élevées depuis 8.000 ans av. J.-C. En somme, les informations dont nous disposons à présent indiquent que l'Égypte et plus précisement la vallée du Nil aurait pu être le centre de la domestication de l'auroch (bœuf), du sanglier (cochon), de l'âne, de l'oie, du canard et du chat. Le processus compliqué de la domestication aurait pu durer même quelques dizaines de milliers d'années dans la période du Paléolithique supérieur, jusqu'à la période prédynastique et dynastique.

La culture des plantes, des céréales surtout, constituait la deuxième branche, après l'élevage des animaux, dans la plus ancienne économie de production. Avant que l'on soit arrivé en Égypte à la culture des céréales domestiquées telles que l'orge et le blé, il y eut un processus long et compliqué de domestication. En considérant la question en termes généraux, la domestication des plantes fut le résultat d'une relation à longue échéance entre le champ de blé sauvage et le groupe social qui l'exploitait[13]. L'élément le plus important de cette relation semble être la sélection inconsciente effectuée par le moissonneur travaillant au champ sauvage de blé. Comme résultat de cette activité on sélectionna peu à peu le blé portant un épi fort et dru qui —au contraire du blé sauvage— ne perdait pas de lui-même les grains secs; ce trait caractéristique de morphologie était déjà héréditaire.

Les fouilles archéologiques de ces dernières années nous ont fourni des informations sur l'origine, très tôt datée, des débuts de l'exploitation des céréales en Égypte. Les dernières fouilles à Wadi Kubbaniya, dans la région d'Assouan, ont apporté des données révélatrices concernant la recolte et la consomation de l'orge et du blé au XVIe millénaire av. J.-C.[14] Jusqu'à présent on ne sait pas encore si les débris trouvés proviennent des champs de blé sauvage,

ou si c'étaient des céréales morphologiquement sauvages, mais déjà cultivées. Il faut ajouter que les découvertes des grains de ces céréales, entre autre dans les foyers, sont accompagnées à Wadi Kubbaniya par maintes meules en pierre, assez primitives encore. Le groupe de ces premiers moissoneurs égyptiens laissa aussi dans son campement plusieurs os d'aurochs chassés.

Les traces postérieures de l'exploitation et de la consomation des céréales en Égypte sont aussi connues par d'autres sites datés du XVIe au Xe millénaire av. J.-C., c'est-à-dire pendant une période d'environ six mille ans[15]. Ces sites se trouvent dans la vallée du Nil, au nord et au sud d'Assouan. Ils comportent des meules, des lames de faucilles en pierre ainsi que des diagrammes avec des pollens d'orge. Ce sont de petits sites, habités sans doute par des groupes réduits qui s'occupaient aussi — à part de la cueillette des céréales sauvages ou de leur culture — de la chasse et de la pêche. Jusqu'à présent nous ne connaissons pas ce type de site en Égypte centrale et dans le delta du Nil.

Nous ne savons pas encore pourquoi il manque des informations dans le registre archéologique de l'Égypte concernant l'exploitation des céréales dans la période du IXe au VIIe millénaire av. J.-C., c'est-à-dire durant trois mille ans. Par contre nous avons des données postérieures de sites typiquement néolithiques où l'on trouve des graines de céréales nettement domestiquées. A nouveau ce sont des campements, à Nabta Playa, dans le désert libyque, datés du VIe au Ve millénaire av. J.-C. environ, contenant des grains d'orge domestiqué[16]. Les cérales durent être cultivées par les habitants du campement néolithique de Mérimdé Beni Salamé, sur le pourtour ouest du delta, vraisemblablement dès 5.000 av. J.-C.[17]. Dans les campements néolithiques à Nabta Playa au Ve millénaire av. J.-C. on a trouvé également des grains de sorgho et de quatre mauvaises herbes des champs, qui accompagnent habituellement les champs de blé cultivé[18].

Des formes déjà domestiquées de céréales: orge à deux rangs, à quatre rangs et à six rangs, ainsi que du blé, furent cultivées par la population agricole dans l'oasis Fayum (Fayum A) depuis environ 4.000 av. J.-C. et probablement par leurs contemporains, les peuples de la culture Badari en Égypte centrale et en haute Égypte[19].

De même que dans le cas de l'origine du mouton et de la chèvre domestiqués, les premiers blés domestiqués en Égypte proviennent du territoire de l'Asie du sud-ouest, où ils étaient sans doute cultivés depuis environ 7.000 ans av. J.-C., en Égypte ils apparurent environ trois mille ans après que l'on eut arrêté l'exploitation de leurs formes sauvages au Xᵉ millénaire av. J.-C.

Les débuts de la domestication des plantes et des animaux au Soudan, au sud de la deuxième cataracte du Nil, eut un aspect tout à fait différent de celui qu'il prit en Égypte. En laissant de côté le terrain de la Nubie du nord comme étant sous une forte influence culturelle de l'Égypte (Groupe A), c'est le Soudan central, se trouvant dans la zone climatique de mousson et de savane sub-saharienne, qui retient notre intérêt en particulier. Ce territoire fut le noyau de la culture Méroé, la plus grande civilisation de l'Afrique Noire. Les premiers animaux domestiqués y apparaissent à la période nommée «Néolithique de Khartoum» (Khartoum Neolithic). Les découvertes dans le campement de Shaheinab [20] et de Kadero [21], sites datés d'environ 4.500 av. J.-C. (datation absolue), ont fourni les plus anciens restes de la vache, de la chèvre, du mouton et du chien domestiqués au Soudan central. Comme il manque dans le milieu de la savane africaine des ancêtres sauvages de ces animaux, il faut supposer que leurs formes domestiquées arrivèrent au Soudan central de l'extérieur, c'est-à-dire par ex. avec les groupes de bergers nomades se déplaçant à l'est et au sud du Sahara désertique, ou par diffusions successives — par le biais du commerce — du nord au sud, le long du Nil. A partir de ce moment-là l'élevage des bovins commença à jouer un grand rôle dans l'économie des peuples du Soudan central, visible plus tard, par ex. aux temps méroïtiques.

Contrairement à la genèse des animaux domestiqués, les débuts de l'exploitation des céréales tropicales au Soudan furent bien différents [22]. Les pierres de meules typiques se rencontrent en grand nombre dans les campements de pêcheurs, de chasseurs, de ramasseurs, depuis le VIIIᵉ millénaire av. J.-C.; on y broyait donc des grains de céréales [23]. Il ne peut-être question que de céréales tropicales telles que le millet et le sorgho, présentes jusqu'à nos jours à l'état sauvage dans la savane africaine. Pourtant on n'a pas trouvé jusqu'ici de telles graines dans le contenu de sites archéologiques du

VIIIᵉ au VIᵉ millénaire av. J.-C. En plus, des données concernant l'exploitation des céréales tropicales nous sont fournies par les fouilles archéologiques dans le campement néolithique à Kadero, environ 4.500 av. J.-C., où d'ailleurs on a trouvé en même temps plusieurs restes d'animaux domestiqués. Ainsi sur la surface des pots en céramique, dans ce campement, furent conservées des empreintes de grains de céréales, identifiées comme étant le sorgho et le millet. C'est le sorgho qui est particulièrement fréquent [24]. Cependant les empreintes seules ne permettent pas de confirmer si elles sont laissées par des graines de céréales, ramassées ou cultivées, ou déjà domestiquées. Pour le Soudan central, le sorgho domestiqué est présent au Iᵉʳ millénaire av. J.-C.; il y fut certes domestiqué [25].

A la suite de cette courte revue de notre connaissance actuelle sur la domestication des plantes et des animaux dans le pays du Nil on peut formuler les conclusions suivantes:

1. Malgré les opinions traditionnelles, et plus anciennes, il apparaît que les territoires du Nil étaient un des centres mondiaux de la domestication des plantes et des animaux, un centre d'un caractère bien original. On peut y distinguer la zone nord: Égypte, et la zone sud, avec un centre au Soudan central; ces zones correspondent à de différentes aires écologiques.
2. Vu les données actuelles, il en résulte qu'en Égypte on a domestiqué le bœuf, le cochon, l'âne, le canard et l'oie et aussi le chat. Actuellement on ne sait si l'on y a aussi domestiqué les céréales: le blé et l'orge. Cependant par suite de la cueillette intensive de ces céréales durant une très longue période, on a accumulé sans doute des connaissances pratiques suffisantes pour effectuer la domestication de ces céréales. Par contre, le territoire du Soudan central fut vraisemblablement le centre de la domestication du sorgho et peut-être du millet.

Pour finir, je voudrais ajouter que les questions concernant l'origine de la domestication des animaux et des plantes dans les pays du Nil jouissent depuis peu d'un grand intérêt auprès des préhistoriens et égyptologues. Le symposium international consacré à ce sujet, organisé à Poznań en 1980 sous les auspices de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, en fut la preuve [26].

NOTES

1. Cf. E.S. Higgs and M.J. Jarman, *The origins of animal and plant husbandry*, et aussi M.J. Jarman and P.F. Wilkinson, *Criteria of animal domestication*, dans: E.S. Higgs (réd.), *Papers in Economic Prehistory*. Cambridge 1972, p. 3-13 et 83-96.

2. Cf. A. Gautier, *Freshwater mollusks and mammals from Upper Palaeolithic sites near Edfu and Isna*. Dans: F. Wendorf and R. Schild (réd.), *Prehistory of the Nile Valley*. Academic Press 1976, p. 349-364; A. Gautier, *Mammalian remains of the northern Sudan and southern Egypt*. Dans: F. Wendorf (réd.), *The Prehistory of Nubia*. I, Dallas 1968, p. 80-99.

3. J.D. Clark, *A re-examination of the evidence for agricultural origins in the Nile Valley*. Proceedings of the Prehistoric Society vol. 37 (1971), II, p. 55ff.

4. A. Gautier, P. Ballmann and W. van Neer, *Molluscs, birds and mammals from the Late Palaeolithic sites in Wadi Kubbaniya*. Dans: F. Wendorf and R. Schild, *Loaves and fishes: the prehistory of Wadi Kubbaniya*, Dallas 1980, p. 292.

5. Cf. J. Clutton-Brock, *Man made dogs*. Dans: E. Higgs (dir.), *Origine de l'élevage et de la domestication*. Pretirage, Colloque XX, IX Congrès UISPP, Nice 1976, pp. 12-19.

6. F. Wendorf, *Late Pleistocene and recent climatic changes in the Egyptian Sahara*. The Geographical Journal, vol. 143 (1977), II, p. 211-234.

7. C.A. Reed, *The pattern of animal domestication in the prehistoric Near East*. Dans: P.J. Ucko and G.W. Dimbleby (réd.), *The domestication and exploitation of plants and animals*. London 1969, p. 372-373.

8. Wendorf, op. cit., p. 232.

9. F. van Noten, *Rock art of the Jebel Uweinat (libyan Sahara)*. Graz 1978.

10. Ibid., p. 23; aussi H.A. Winkler, *Rock-drawings of southern upper Egypt*, London. Vol. I (1938), p. 20, vol. II (1939), p. 31.

11. L. Krzyżaniak, *Early farming cultures on the Lower Nile*. The predynastic period in Egypt. Varsovie 1977.

12. Clark, op. cit., p. 55ff.

13. Cf. H.N. Jarman, *The origins of wheat and barley cultivation*. Dans: E.S. Higgs (réd.), op. cit., p. 15-26.

14. F. Wendorf, R. Schild, N. el Hadidi, A.E. Close, M. Kobusiewicz, H. Więckowska, B. Issawi, H. Haas, *Use of barley in the Egyptian Late Palaeolithic*. Science, vol. 205 (1979), No. 4413, p. 1341-1347; aussi F. Wendorf and R. Schild, op. cit.

15. Wendorf et al., op. cit., p. 1341.

16. Wendorf, op. cit., p. 224.

17. Krzyżaniak, op. cit., p. 89.

18. Wendorf, op. cit., p. 224.

19. Krzyżaniak, op. cit., p. 58, 69.

20. A.J. Arkell, *Shaheinab*, London 1953, p. 103.

21. L. Krzyżaniak, *New light on early food-production in the Central Sudan*. Journal of African History, vol. 19 (1978), 2, p. 159-172.

22. Cf. A.B.L. Stemler, *Origins of plant domestication in the Sahara and the Nile Valley*. Dans: M.A.J. Williams and H. Faure (réd.), op. cit., p. 503-526.

23. J.D. Clark, *Human populations and cultural adaptations in the Sahara and Nile during prehistoric times*. Dans: M.A.J. Williams and H. Faure (réd.), op. cit., p. 560.

24. M. Klichowska, *Preliminary results of palaeoethnobotanical studies on plant impressions on potsherds from the Neolithic settlement at Kadero*. Nyame Akuma. A Newsletter of African Archaeology, No. 12 (1978), p. 42-43.

25. J.D. Clark and A.B. Stemler, *Early domesticated sorghum from Central Sudan*. Nature, vol. 254 (1975), No. 5501, p. 588-591.

26. L. Krzyżaniak and M. Kobusiewicz (réd.), *Origin and early development of food-producing cultures in north-eastern Africa*. Poznań 1983.

LA MOYENNE ÉGYPTE : MÉTHODES D'INVESTIGATION BIBLIOGRAPHIQUES ET PRIORITÉS

Thierry ZIMMER

Avant d'entrer dans le sujet proprement-dit de cet article, nous voudrions préciser quels en sont le but, les limites et le champ d'application. Notre visée principale est de montrer, par des exemples choisis, l'importance de la recherche bibliographique comme moyen d'investigation archéologique, dans le domaine précis de l'archéologie. Il s'agit donc d'illustrer une technique de travail, utilisée dans le cadre de méthodes identiques à celles qui nécessitent une prospection sur le terrain, ce qui explique la dénomination de *recherches archéologiques* que nous lui avons consacré. Nous voulons montrer que, si l'outil utilisé n'est pas le même, le but et les méthodes qui régissent son emploi doivent converger vers une même connaissance, celle de l'Égypte ancienne, et se rattacher, de façon plus générale, à une seule méthode scientifique spécifique : celle de l'archéologie[1].

Nous insisterons principalement sur les trois champs d'application où peut être utile l'emploi de cet outil bibliographique : la constitution d'un dossier qui est le travail préliminaire en vue de l'exploitation d'un site, la reconstitution d'emplacements totalement disparus et la dispersion des objets lui appartenant. Notre documentation quant à elle, provient de quatre sources d'information principales : les archives des musées parisiens et provinciaux, les chroniques et rapports de fouilles publiés et non publiés, les récits de voyageurs, la Presse et les catalogues de vente. Notons également qu'il nous faudra souvent, dans le cadre de telles enquêtes, avoir recours à une bibliographie qui n'est pas égyptologique mais qui se révèle, nous le verrons, indispensable à notre connaissance.

Notre démarche concerne donc l'étude d'un outil quotidiennement utilisé en égyptologie, mais parfois mal employé, et qui sera ici appliqué à des recherches concernant des documents anépigraphes dont l'importance est néanmoins considérable et l'analyse tout aussi significative que celle des pièces inscrites qui ne représentent qu'une partie infime du matériel qui nous est parvenu. Nous laisserons donc volontairement de coté ce que l'étude des textes égyptiens pourrait nous apporter car il ne saurait être question de faire une monographie de chacun des lieux concernés. Il n'est pas non plus dans notre intention de rappeler l'importance d'un Survey général des antiquités égyptiennes et particulièrement des sites de Moyenne Égypte négligés, voire à l'abandon. Beaucoup d'appels récents ont d'ailleurs été lancés[2] et certains Surveys entamés[3].

Nous avons choisi comme exemples pour illustrer les possibilités offertes par l'utilisation de ce moyen d'investigation, trois cas typiques se présentant en Moyenne Égypte : les sites, en cours d'étude, sur lesquels travaille à l'heure actuelle, une équipe d'archéologues, les sites qui n'ont pas été totalement exploités et où l'on peut déterminer l'importance des lacunes à combler par l'étude de notre documentation, et ceux qui, fouillés dans leur intégralité ou détruits, ne peuvent être connus ou restitués que par l'étude bibliographique de nos sources et des objets qui en proviennent. Nous allons montrer quelles sont les applications pratiques permises par ce procédé en illustrant notre texte de photographies prises au cours de nos voyages en 1980, 1981 et 1982.

Les sites en cours de fouilles — La description de cette partie de notre étude est la moins étendue car susceptible de faire l'objet de publication par les fouilleurs qui y travaillent.

TEHNEH EL-GEBEL[4]

Près du village actuel de Tehneh, se trouvait la ville antique d'Akôris, à huit kilomètres au nord de Minieh, sur la rive droite du Nil (*cf. fig. 1*). Son emplacement est dominé par un kôm qui barre presqu'entièrement l'entrée du ouadi qui s'étend du nord au sud entre la chaîne arabique et la falaise. On peut discerner trois lieux distincts



Fig. 1. La Moyenne Égypte, les nécropoles — échelle 1/700 000 — (Plan T. Zimmer).

d'implantation : la nécropole gréco-romaine creusée au pied de la montagne, le temple d'époque romaine au nord de l'actuel village de Tehneh[5] ainsi que le kôm lui-même et l'éperon rocheux qui le prolonge, sur lequel se trouvent les principaux monuments du site et qui fait l'objet actuellement de fouilles par une mission japonaise (*cf. fig. 2*)[6].



Fig. 2. Tehneh — L'acropole, le temple de Néron et les tombes — (Cliché T. Zimmer 1982).

Cette ville fut très souvent visitée au XIXe siècle, d'abord par les membres de l'Expédition d'Égypte puis par Wilkinson et, quelques années plus tard, par Nestor l'Hôte qui en donne une description très détaillée. En 1887, Petrie et Griffith signalent qu'il serait intéressant et important d'y faire des fouilles mais ce n'est qu'en 1903 que Jouguet et Lefebvre, Ahmed Kamal puis Barry et Lesquier se succèdent sur l'emplacement de la ville. L'importance historique de ce site et l'abondance de matériel trouvé en ces lieux sont précieuses pour notre connaissance des localités de Moyenne Égypte, à la fin de l'époque ptolémaïque. Deux raisons favorisent cette étude : la première est la bonne conservation de ces vestiges éloignés des circuits touristiques traditionnels et la seconde est liée à l'existence et au nombre des publications. Les récits de voyageurs sont nombreux et indiquent l'existence des monuments aujourd'hui dégradés ou détruits. Toutes les campagnes de fouilles officielles ont été publiées, peut-être pas avec l'exigence scientifique de nos rapports actuels, mais ces comptes rendus donnent au chercheur une base

bibliographique indispensable concernant le travail effectué par ses prédécesseurs (ce cas est malheureusement assez rare).

Cette abondance de documents ne doit pas influencer la méthode d'investigation propre au scientifique, mais le munir d'un instrument qui peut l'aider à atteindre son but qui est la publication finale de son objet d'étude quel qu'il soit ; aucun outil de ce genre n'est une panacée, mais un élément qui ne porte en lui aucune réponse et n'a de pratique que la façon dont on s'en sert. Le site d'Antinoopolis illustre bien ce problème.

Antinoopolis

Il n'est pas dans notre intention de donner ici une description détaillée du site mais de relever deux faits importants dans le cadre de cette étude. L'agglomération antique d'Antinoé se trouve près du village moderne de Sheikh 'Ibada sur la rive est, au nord de la ville de Mellaoui. En face, le village de Rodah situé près du Nil possédait une sucrerie construite sur l'ordre de Mehemet Ali. Lorsque les membres de l'Expédition d'Égypte puis Champollion visitèrent la ville, nombre de monuments étaient encore debout dont un arc de triomphe et plusieurs colonnes qui firent leur admiration. Quelques années plus tard, il ne restait aucune structure intacte et rien ne subsistait de ce qui est noté sur le plan de la *Description de l'Égypte* ; le site n'est plus actuellement qu'une plaine sablonneuse dépourvue de tous restes architecturaux (*cf. fig. 3*). Le deuxième fait important que nous tenons à mettre en évidence est l'intérêt de l'historique des fouilles sur ce site. Les premières campagnes officielles à Antinoé furent entreprises par Albert Gayet de 1898 à 1914, années pendant lesquelles il se consacra aux nécropoles pharaonique et gréco-romaine, ainsi qu'au temple du Nouvel Empire qu'il avait soit-disant découvert[7]. En 1914, les anglais effectuèrent une brève campagne pour rechercher des papyri[8], et ce n'est qu'en 1936 que les universités de Rome et Florence reprirent l'exploitation de ce chantier[9].

L'explication des destructions et de la disparition des monuments par l'étude bibliographique est primordiale. Deux phénomènes sont à souligner : l'importance que l'égyptologie devrait accorder à l'ex-



Fig. 3. Antinoé — Vue générale du site vers l'ouest — (Cliché T. Zimmer 1982)

tension industrielle en Égypte (les monuments d'Antinoopolis, ainsi que ceux tout proches d'Hermopolis, ont servi de carrières pour la construction de la sucrerie de Rodah) et l'étendue du rôle joué par les propriétaires et directeurs de ces usines qui étaient les premiers à être informés de ce qui était découvert aux alentours de leurs bâtiments. C'est Brine, premier directeur de cette sucrerie, qui provoque la découverte des tombes d'El Bercheh, accueille Beechey, Bankes puis Belzoni et est devenu un fidèle pourvoyeur d'antiquités du consul d'Angleterre, Henry Salt[10]. C'est quelques années plus tard chez Antonini, successeur de Brine, que l'antiquaire John Passalacqua apprit ce qu'il était advenu des colonnes d'Antinoé[11]. Tous ces étrangers résidants accueillirent ainsi les voyageurs, leur indiquèrent les nouvelles découvertes, voire les suscitèrent, et se firent, à l'occasion, marchands d'antiques.

Nous avons ici l'illustration de deux faits mis en évidence par l'étude bibliographique : l'explication de la disparition de monuments, remployés pour la construction de nouveaux bâtiments ou en matériaux d'exploitation (par exemple dans les chaufourneries). La connaissance de l'archéologie industrielle nous permet alors de

mieux saisir l'activité economique autour des sites au XIXᵉ siecle et les possibilités de nouvelles decouvertes qui en résultent et facilite l'établissement de nouvelles bases de prospection Notons, pour en finir avec ce point precis, que cette expansion industrielle, ou liée aux travaux d'irrigation, est peut être à l'origine de la vague de destructions de monuments que Sayce et plusieurs auteurs signalent dans cette region vers 1890[12]

Le problème des fouilles d'Albert Gayet[13] à Antinoé montre l'importance du passif archéologique d un site. Certaines campagnes que ce personnage affirme avoir menees n'ont laissé aucune trace bibliographique Si on connait bien les travaux de Gayet durant son sejour à l'IFAO dont il fut le quatrieme pensionnaire, la même année que Victor Loret, son activité posterieure est moins connue en dehors d'Antinoé[14]. Enfin, l'absence totale de fouilles scientifiques conditionne les travaux des équipes italiennes sur le terrain[15]. Par ailleurs, d'après les rapports de Maspero, et malgré l'existence de *Fouilles Gayet* jusqu'en 1914, il est sûr que celui-ci n'a plus mis les pieds en Égypte dès l'année 1910, laissant sa tâche à des amis qui fouillaient en son nom et malheureusement suivant ses methodes[16]

En ce qui concerne la dispersion du materiel trouve par Gayet sur ce site, elle est provoquée, de son vivant, par les ventes officielles du Musée Guimet[17], les depôts par celui-ci de certaines pieces de ses collections dans des musees de Province[18], les dons de Gayet à des personnes de son entourage et l'utilisation curieuse du materiel particulièrement des tissus coptes, voire de certains objets. Nous présentons ici un exemple étonnant, une reliure de livre evidee, conçue sur les plans de Gayet, contenant des objets trouves par celui-ci à Antinoé (*cf fig 4*). Des exemples de ce type montrent la variété du devenir de l'objet et l'inanite de la recherche de corpus exhaustifs[19]

La dispersion de l'heritage Gayet est egalement essentielle. Pierre Quarré précisait en 1949 que le contenu des cinquante-six caisses léguées par Gayet au Musée de Dijon et dont le Louvre etait depositaire, avait été reparti entre divers établissements scientifiques, après avoir été conserve jusqu'en 1914 au Musee d'Ennery. Quoique son article soit fort bien documente, Quarré commet une erreur quant aux dates car il n'a pas eu connaissance d'une lettre de

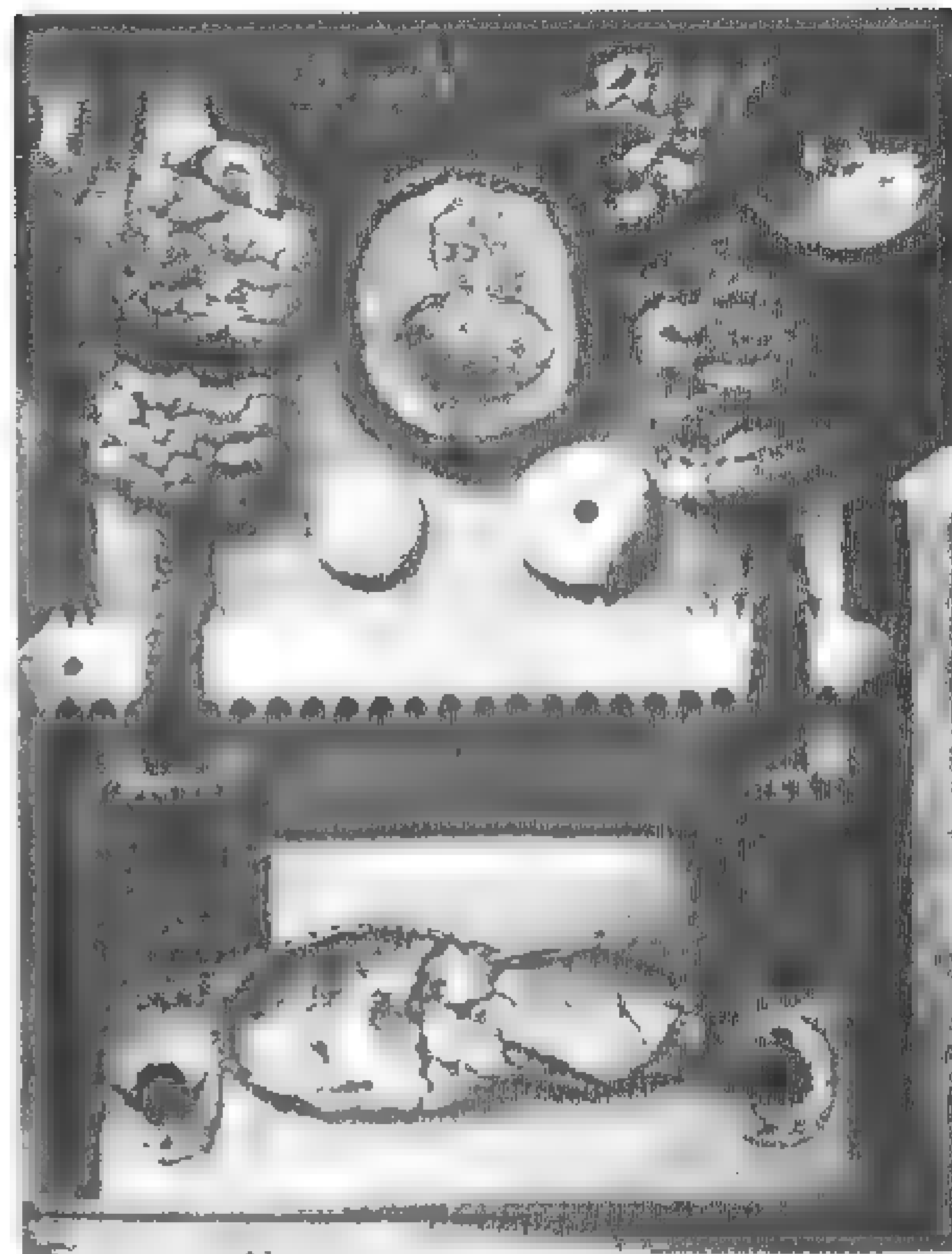


Fig 4. **Reliure du *Thaïs et Sérapion* de Gayet**, évidée, formée de tissus coptes et d'objets découverts à Antinoé (Cliché, reproduction J Cl. Vaisse

Charles Boreux que nous avons découverte et qui prouve que la dispersion eut sans doute lieu pres de six mois, voire un an auparavant[20], bien avant la mort, le 12 Aout 1924, de la derniere

descendante de Gayet, le contenu des caisses avait été reparti et, en compensation, le Musee de Dijon reçut divers objets égyptiens des collections du Louvre Nombre de pieces ont été egalement irrémediablement perdues ou détruites; nous avons vu l'exemple d'une réutilisation du vivant même de Gayet (*cf. fig* 4), nous savons que le Louvre, embarrasse par certaines caisses d'Antinoé au contenu en decomposition, a dû se defaire de certains objets[21]

En conclusion à ce paragraphe, deux faits sont à prendre en considération; le premier est l importance qu'il faut accorder aux fouilles antérieures et a leur histoire pour comprendre l'etat actuel des sites antiques, jeter les bases d'une prospection sur le terrain et determiner les lieux susceptibles de faire l'objet de recherches. Le deuxième point est un corollaire du precedent, il faut se garder de concevoir ces enquêtes comme de simples jeux d esprit ou des manifestations anecdotiques d'un ensemble qui n'a pas besoin de ces elèments pour être saisi dans son integralité. Seules de telles investigations nous permettront de cerner la realite historique d un site comme Antinoé Toutes ces recherches conduisent à determiner des priorites de travail et des priorites pour l exploitation du site qui se revelent indispensables pour la rentabilite d'une campagne de fouilles dans une conjoncture economique difficile

Les sites où une fouille limitee est rendue necessaire par une étude bibliographique du sujet Nous avons choisi de prendre pour exemple une necropole apparemment tres bien connue et complètement fouillee aux XIXe et XXe siecles

Deir el-Berchel

Le site antique se trouve en face de la ville de Mellaoui à quarante kilomètres au sud de Minieh, entre les cimetieres de Sheikh Said et d'Antinoé, sur la rive droite du Nil Il est divise en trois lieux d'implantation differents: la plaine qui s'etend à l'embouchure du ouadi Deir en-Nakhleh à l'est du cimetière musulman moderne (elle contenait des tombes-puits du Moyen Empire, les restes de mastabas de la même époque ainsi que des tombes-fosses du Nouvel



Fig 5. El Bercheh — Face nord du ouadi Deir en-Nakhleh, tombes des VIe-XIIe dynasties - (Cliche T Zimmer 1980)

Empire, de l'epoque greco-romaine et de la periode copte)[22], les flancs du ouadi dans lesquels sont creusees des tombes de toutes epoques (les plus anciennes datant de la Ve dynastie), des steles de Thoutmosis III et d'Amenophis III[23] et des carrieres exploitees sous Nectanebo puis aux periodes ptolemaique, copte et moderne, et le sommet du plateau où trois puits ont été creusés. Dans le flanc nord sont construits les celebres hypogees de la Première Periode Intermediaire et du Moyen Empire (*cf fig. 5*), tous detruits a l'heure actuelle par l'action conjuguee des carriers et des pillards, et ou seule reste intacte la tombe du nomarque du XVe nome, Djehoutihotep (*cf fig* 6)[24]. Ce bref resume fait ressortir l'importance historique de ce site occupé sans interruption depuis l'Ancien Empire jusqu'a nos jours comme en témoigne le grand cimetiére actuel d'El-Berchen Les premieres fouilles sur le terrain furent le fait de l'*Egypt Exploration Society* sous la direction de Newberry, en 1891 En 1895 et 1899, des recherches clandestines y ont ete entreprises et plusieurs puits de la XIIe dynastie ont eté vides[25] De 1897 à 1902, Daressy et



Fig. 6. El-Berscheh. Les hypogees, avec au premier plan, la tombe de Djehouti-hotep. (Cliche T. Zimmer 1980)

Kamal se succédèrent sur le site et plus tard, en 1915. Reisner en revenant de Nubie s'arrêta à El-Bercheh pour y effectuer une campagne de deux mois, campagne durant laquelle fut decouvert le célèbre sarcophage de Djehoutinakht conservé a Boston. Recemment, quelques sondages ont mis au jour plusieurs tombes dans la plaine en 1968, 1970, et 1973 date a laquelle furent retrouvées des sepultures d'époques différentes dont un puits surmonte d'un mastaba. Ces campagnes recentes prouvent que cette necropole est loin d'avoir fourni tout le materiel qu'elle renferme. Cette chronologie était indispensable pour mettre en evidence les problemes poses par la documentation que nous possedons. En effet, les travaux effectues par Reisner en 1915 n'ont jamais été publies bien que le Musee de Boston conserve plus de cent photographies montees sur carton, des centaines de fiches par tombes, un journal et des registres d'objets[26]. La diffusion de ces papiers serait primordiale car ils nous demontrent que notre instrument de travail principal, la publication de Fraser et

de Newberry, n'est pas fiable. E. Brovarski, dans un article recent, a montré que, d'apres les cliches pris par Reisner en 1915, on peut affirmer que Newberry avait fait nombre d'erreurs dans ses releves, attribuant les scenes d'un mur à un autre mur et les mélangeant avec application[27]. D'autre part, Reisner a établi une numerotation totale des sepultures situees sur la terrasse des hypogées, numérotation qui nous serait utile car, pour l'instant, nous sommes obliges de nous referer à cinq systemes differents. Notons également que les fouilles de 1973 ont mis au jour un mastaba qui est peut-être une des tombes decouvertes par l'archeologue americain pres de soixante ans auparavant; la publication de son rapport éviterait sans doute d'inutiles redecouvertes de sépultures deja exhumees.

L'analyse de la documentation nous révele également les lacunes qu'il nous faudrait combler pour une connaissance plus complete de l'histoire de la religion égyptienne. En effet dans un de ses rapports, Ahmed Kamal précise, à propos d'une tombe-puits decouverte en 1901, que le caveau, situé sous la chapelle, est décoré[28]. Les textes de cette tombe n'ont, à ma connaissance, jamais éte publies quoique leur relevé serait capital pour la comprehension des textes religieux de cette epoque, en effet, au Moyen Empire, rares sont les parties souterraines decorees de cette façon.

L'exemple choisi ici souligne encore une fois l'importance de la bonne connaissance de la succession des fouilleurs sur un site. Si l'archeologie peut être en partie definie par son rôle d'analyse associatif en tant qu'elle est l'etude d'une succession d'elements divers, de periodes différentes, dans un espace homogène, il en est de même de l'analyse des voyageurs et fouilleurs qui se suivent et agissent sur la continuité d'un même espace, identique à celui sur lequel nous reflechissons ici: ils relevent donc de la même methode archeologique.

Les sites où la fouille de terrain est desormais inutile ou impossible

Nous allons aborder maintenant deux cas où l'outil archéologique que constitue la fouille est inopérant et ne peut être remplace que par l'outil bibliographique.

Zaouiet el Maïtin [29]

Ce village se trouve à huit kilometres au sud de Minieh, sur la rive droite du Nil (*cf fig 1*). En cet endroit, la partie fertile est réduite à neant et seule une bande de sable d'une cinquantaine de mètres de large sépare les premiers contreforts de la chaine arabique de la rive du Nil Les vestiges antiques se trouvent à l'extrémite sud du cimetiere musulman actuel où viennent se faire enterrer, encore de nos jours, tous les habitants de la rive gauche. La necropole de l'antique Hebenou, métropole religieuse du XVIe nome à l Ancien Empire, est creusee dans l'eperon rocheux qui domine la ville à une centaine de metres du Nil (*cf. fig 7*). Celle-ci se trouvait au Kôm

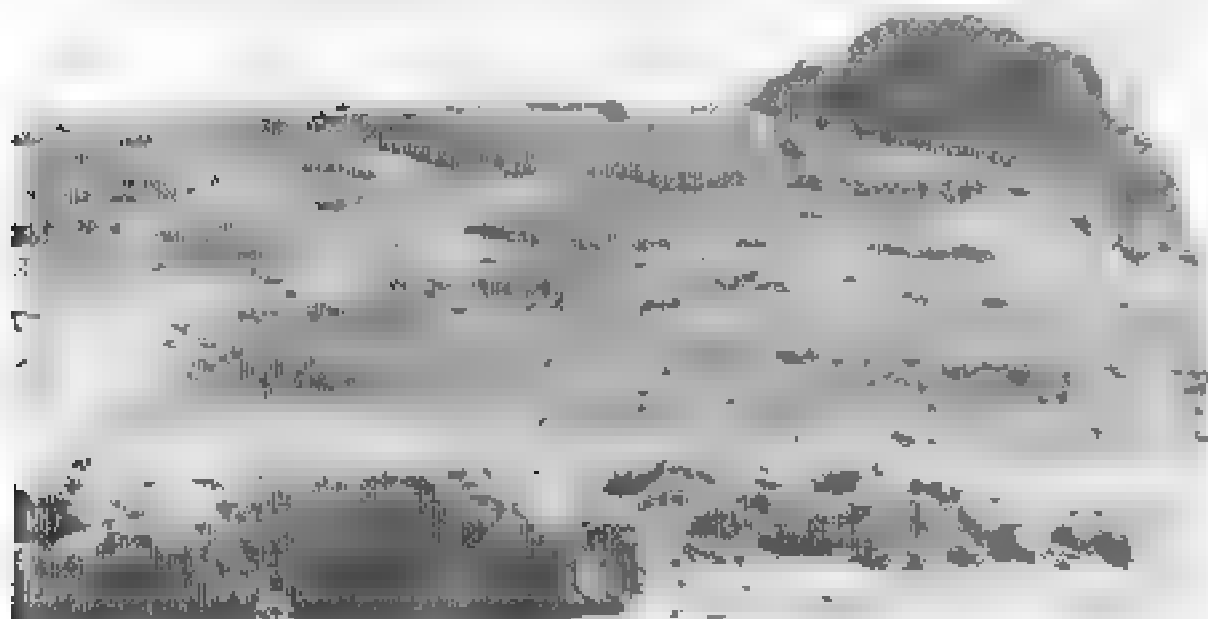


Fig 7 Zaouiet el-Maitin La falaise des hypogées – (Cliche T Zimmer 1982).

el-Ahmar, prés du fleuve, au pied de la falaise et est dominee par la pyramide à degres decouverte et fouillée par Raymond Weill en 1911, 1912, 1913, 1929 et au printemps 1933. Pour degager la structure de ce batiment, Weill dut détruire, en les fouillant, les cimetieres de differentes epoques qui la recouvraient (tombes de la VIe dynastie, du Nouvel Empire et ptolemaiques installees dans un

quartier de l'Ancien Empire : tous ces éléments étaient enfouis sous une ville d'epoque romaine). Au sud de ce site se trouve une nécropole saite où furent retrouves, en 1912, plusieurs sarcophages Peu de vestiges sont restes debout car ils ont été la proie des carriers, de la malveillance ou de la science. Dans la falaise, les tombes, accessibles à l'epoque de Lepsius, ne le sont plus maintenant, seules deux sepultures sont encore visitables En ce qui concerne la ville, la butte a été entièrement grattee par Weill qui a régulièrement publie des rapports de fouilles, seule la pyramide n'avait pas ete soigneusement étudiee mais un Survey récent vient de pallier ce manque [30]

Il serait hasardeux d'affirmer que ce chantier est épuisé mais il semble bien que ce qui restait d'important ait été étudié par les egyptologues. Seuls la bibliographie et les objets conservés peuvent actuellement nous aider à repondre aux problemes posés par Hebenou et sa nécropole

Nous avons ici l'exemple d'un site exploité sur lequel ne restent que quelques éléments *architecturalement remarquables* et d'où les réalisations plus modestes, comme les tombes-fosses, ont disparu L analyse de la documentation permet de reconstituer l etat premier du site et de son contexte aujourd'hui disparu, ainsi que la succession des occupations et des travaux qui y ont été effectués. Plus ardu est le probleme de Maabdah, site sur lequel il ne reste plus rien et qui n'a jamais fait l'objet de fouilles ou d'etudes

Maabdah

Ce village se trouve plus au sud que ceux précédemment évoqués, juste en face de Manfalout, situee à vingt-sept kilomètres au nord d'Assiout dans l'ancien XIIe nome de Haute Égypte Nous laisserons de côté les tombes et carrieres situees près du village [31], pour nous interesser aux grottes qui ont fait la celebrité du site : *les grottes des crocodiles de Maabdah* ou de *Samoun* Elles sont completement detruites et peu d objets attestes comme provenant de ces hypogees sont conserves dans les musées et collections mondiaux. Notre but est de redonner, à l'aide de la seule bibliographie, une certaine vie à ce haut lieu du tourisme au XIXe siecle, de determiner pourquoi

et quand il a disparu et, dans la mesure du possible, ce qu'il contenait[32].

Malgré le fait que Perry signale en 1743, la présence de grottes en face de Manfalout qui correspondent sans doute au site de Maabdah, il semble bien que Thomas Legh ait été le premier à les visiter en 1812; il ne voit aucune momie car il ne s'est pas aventuré assez loin. Le résultat du voyage de Sir Frederik Henniker en 1820 est tout aussi décevant et il en arrive à douter de l'existence réelle des sépultures de crocodiles De Cadalvène et De Breuvery visitent ces grottes en 1892 et nous laissent de leur excursion un récit précis et détaillé, émaillé de légendes et d'anecdotes colportées sur ce site. Une des relations les plus minutieuses que nous possédions est celle de Prisse d'Avennes; c'est un des seuls récits écrits par un égyptologue et non par un voyageur, alors que l'auteur visite ces grottes en 1854. Des descriptions semblables se retrouvent dans les témoignages postérieurs; les textes les plus intéressants restant ceux de Raoul Lacour en 1868-1869, de Mariette en 1872, de Meignan en 1873 et surtout d'E.T. Peake qui visite Maabdah en 1878 et de Ludovic Lepic qui donne, non seulement une description détaillée de sa visite, mais également la liste précise des objets qu'il en rapporta. Les expéditions semblent s'être faites plus rares par la suite car le *Guide* de Mary Brodrick daté de 1900, signale que, vers 1885, le Docteur Lansing visita ces grottes où il ne trouva que quelques restes de momies de crocodiles épargnés par le feu allumé, des années auparavant, par des touristes imprudents; Maspero dans son *Rapport* de 1903 confirme cette destruction qu'il place après 1885. Les différentes éditions des grands guides de voyages tels le *Baedeker* ou le *Joanne*, jusqu'alors très prolixes sur le contenu de ces grottes et qui conseillaient vivement d'entreprendre, *sans les dames*, cette excursion, indiquent, à partir des années 1900-1903, que l'expédition ne vaut pas la fatigue qu'elle entraîne et qu'il ne reste rien à voir.

On peut tirer plusieurs renseignements de ces récits. Sans doute cette grotte fut-elle plusieurs fois la proie des flammes car tous ces auteurs signalent le noir de fumée recouvrant les parois du sépulcre. La grande destruction eut lieu entre 1882, date du voyage de Lepic qui les contemple intactes, et 1885, date de celui de Lansing qui ne voit plus rien[33]. La synthèse de ces sources permet de déterminer

le plan approximatif des grottes: l'accès se fait par un puits profond de quatre à cinq mètres qui n'est pas la véritable entrée mais un trou de pillards, puis par une galerie horizontale qui, au bout de cinq mètres, atteint un rond-point d'où partent les galeries de l'hypogée. La grotte est creusée dans une roche calcaire. Pour Prisse d'Avennes, le puits et le couloir horizontal sont percés de main d'homme (peut-être par les premiers violateurs) mais il semble bien que les cavernes elles-mêmes n'aient subi aucun aménagement particulier.

Il n'y avait à l'intérieur que des momies en très grand nombre, sans aucun matériel funéraire. Les momies de crocodiles étaient, de loin, les plus nombreuses: de petits sauriens de trente à cinquante centimètres réunis en ballots de quinze à vingt, des œufs enveloppés dans des bandelettes et de grands spécimens mesurant jusqu'à dix mètres de longueur et embaumés individuellement. Les momies d'autres animaux sont fréquemment mentionnées: grenouilles, lézards, hirondelles, serpents et insectes ainsi qu'une vertèbre de squale! Des momies humaines sont souvent citées dont certaines étaient complètement dorées (*cf. fig. 8*)[34].

Ce site fut donc de tout temps un réservoir où les touristes puisèrent sans vergogne. Dans chaque récit, il est fait mention de momies et de pièces diverses achetées ou dérobées. Le Comte Ludovic Napoléon Lepic rapporte de son voyage plusieurs têtes et fragments de momies dorées (*cf. fig. 8*) et plusieurs crocodiles embaumés exposés aux Arts Décoratifs[35]. (La collection Lepic est très importante car elle ne se limite pas à ce site mais comportait également quelques cent-vingt tableaux, aquarelles et eaux-fortes méconnus dont le lieu de conservation est ignoré). Voici maintenant la liste des objets retirés de ce lieu: un casque romain, des cuirasses et des boucliers en peau de crocodile (dont deux appartenaient à Joly de Lothinière et Andrews)[36], un sarcophage en peau de crocodile rapporté par Lepic et des momies dorées. Sans doute nombre de momies de crocodiles ont abouti dans des collections privées[37].

En conclusion, on peut relever trois aspects positifs dans cette enquête: la mise en évidence d'un contexte dans lequel se trouvaient momies de crocodiles et momies humaines dorées, l'utilisation de la peau de cet animal pour la fabrication de certains objets et la datation approximative de ces grottes dans l'époque romaine.



Fig. 8. Têtes dorées rapportées des cavernes de Maabdah par Lepic — (Cliché, reproduction J.Cl. Vaisse, tiré de *La Dernière Égypte*, 1883, p. 143).

Ces exemples montrent bien, sans qu'il faille insister davantage, l'importance d'une masse d'informations bibliographiques pour peindre le tableau d'une situation aujourd'hui disparue, tableau forcément incomplet car privé de l'objet même de l'étude, donc schématisant, par la partialité même de ses sources, et donnant une image intemporelle d'une situation évolutive dont les sources écrites, la fixant dans un état idéal qui ne fut peut-être pas le sien au cours de son histoire, donnent une vision qui est celle du site lors de sa découverte et non de ses différents stades d'occupation.

Nous avons voulu dans un premier temps montrer à une large majorité de lecteurs, des sites connus des égyptologues mais peu du grand public. Dans un second temps, nous avons voulu indiquer quels peuvent être les apports d'une masse documentaire, les multiples enquêtes qu'elle suscite et la façon dont elle peut concourir, ce qui est le but de toutes nos recherches, à une meilleure compréhension de l'Égypte antique. Pour finir, précisons que l'étude archéologique que nous préconisons n'enlève aucunement à l'archéologie ce qu'elle est et ce qui est l'objet d'étude même de cette science : l'ouvrage humain. Celui-ci doit être connu le plus précisément possible dans son contexte mais nous sommes tributaires d'un passif, d'une archéologie que nous n'avons pas créée et qui n'a pas été érigée, dans les faits, suivant ces sages principes ; la seule façon de nous en rendre compte et surtout de pallier en partie un manque, destruction définitive qu'on ne pourra en aucun cas remplacer, est une analyse archéologique de nos sources bibliographiques.

NOTES

1. Sur les problèmes d'archéologie générale et sur les problèmes méthodologiques qui se posent cf. Bruneau Ph., Balut P.-Yv. et coll. *RAMAGE* 1, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, 1982.

2. Cf. Grimal Nicolas Chr. (ed.), *Prospection et Sauvegarde des Antiquités de l'Égypte*, *BdE* 88, 1981. Cf. particulièrement les conférences du Pr. S. Donadoni (pp. 79-83) et de M. R. el-Sayed (pp. 173-175).

3. Le premier grand Survey qui concerne la région que nous présentons ici est celui effectué en 1975-1977 par D. Kessler. Sur ses travaux, cf. Kessler D., *Historische Topographie der Region zwischen Mallawi und Samalut*, *TAVO Beih.* 30, Wiesbaden, 1981.

Sur d'autres Surveys entrepris à l'heure actuelle par l'Université de Göttingen cf. Leclant J., *Or* 51/1, 1982, pp. 70-71 et *Or* 51/4, 1982, p. 439.

4. Pour la bibliographie concernant les fouilles de Tehneh et leur historique cf. Drew-Bear M., *Le Nome Hermopolite, Toponymes et sites, ASP* 21, Scholars Press, 1979, pp. 12-18.

5. On ajoutera à la bibliographie donnée par M. Drew-Bear: Holthoer R. et Alquist R., *The "Roman Temple" at Tehna el-Gebel, Studia Orientalia* 43, Helsinki, 1974 (référence fournie par Dimitri Meeks).

6. Cf. Collectif, *Preliminary Report on the first excavation at Akôris, Egypt, 1981*, The Paleological Association of Japan, INC, Kyoto, 1982 (en Japonais).

7. Sur les fouilles de Gayet à Antinoé cf. Gayet A., *Annales du Musée Guimet* 26/3, Paris, E. Leroux, 1897; *Notice relative aux objets recueillis à Antinoé pendant les fouilles exécutées en 1898 et exposées au Musée Guimet du 22 Mai 1898 au 30 Juin 1898*, Paris, E. Leroux, 1898; *Notice ... 1899-1900*, Paris, E. Leroux, 1900; *Revue Archéologique* 39 série 3, Paris, 1901, pp. 77-92; *Notice ... 1900-1901*, Paris, E. Leroux, 1901; *Notice ... 1901-1902*, Paris, E. Leroux, 1902; *Antinoé et les sépultures de Thaïs et Sérapion*, Paris, Société Française d'Éditions d'Art, 1902; *Annales du Musée Guimet* 30/2, Paris, E. Leroux, 1902 et 30/3, 1903; *Annales du Musée Guimet Bibliothèque de Vulgarisation* 28, Paris, 1908, pp. 78-112. Sur la première mention du temple soit-disant découvert par Gayet, cf. Ebers G., *Notiz, ZÄS 8*, 1870, p. 24.

8. Cf. Johnson J. de M., *Antinoé and its papyri ...*, *JEA* 1, 1914, pp. 168-181.

9. Cf. par exemple: Breccia E., *Aegyptus* 18, Milan, 1938, pp. 285-310; Donadoni S., *Aegyptus* 18, Milan, 1938, pp. 310-318, *ASAE* 38, 1938, pp. 493-501, *ASAE* 39, 1939, pp. 665-677, *ASAE* 40, 1940, pp. 715-720, *Scritti Rosellini*, Florence, 1945, pp. 171-190, *Oriens Antiquus* 5, 1966, pp. 112-113 et pp. 277-293, *Aegyptus* 45, 1965, pp. 276-278, *BSFE* 61, Paris, Juin 1971, pp. 7-25, *Lexicon* I/3, 1973, pp. 323-325.

Sur la nécropole protodynastique découverte à Antinoé cf. Donadoni S., *Una Necropoli protodinastica ad Antinoe, Actes du VII[e] Congrès international des sciences préhistoriques et protohistoriques*, Prague, 1970, pp. 224-227.

10. Sur Brine cf. Dawson W.R. et Uphill E., *Who was who in Egyptology?, 2[e] édition révisée*, London, 1972, pp. 39-40.

11. Sur Passalacqua cf. Dawson W.R. et Uphill E., *op. cit.*, pp. 222-223. En ce qui concerne ces colonnes cf. Passalacqua J., *Catalogue raisonné des Antiquités découvertes en Égypte*, Paris, 1826, pp. 209-211, note 3).

12. Cf. Sayce A.H., *AJA* 6 *I[re] série*, 1890, pp. 157-158.

13 Sur Gayet cf. Dawson W.R. et Uphill E., *op. cit.*, p. 115.

14. C'est le même Albert Gayet qui, préparant la publication du temple de Louxor en 1887, explique naïvement dans son introduction que ses fiches s'étant accidentellement mélangées, il n'a pu les remettre dans l'ordre et s'est essayé à des restitutions de mémoire. Cf. Gayet A., *Le Temple de Louxor*, *MMAF* 15, 1894, pp. I-IV.

15. Cf. Maspero Sir G.C.C., *Rapports sur la marche du Service des Antiquités de 1899 à 1910*, Le Caire, Imprimerie Nationale, 1912, pp. 16-17, 38, 69, 100, 129, 176, 210, 236, 264, 294, 326.

16. Cf. Maspero Sir G.C.C., *Rapport ... 1913*, 1914, p. 20; *Rapport ... 1914-1915*, 1916, pp. 22-23.

17. Cf. *Antiquités égyptiennes, Nécropole pharaonique de la XII[e] dynastie ... dont la vente ... se fera ... le Lundi 17 Juin 1901 ...*, Paris, E. Leroux, 1901.

18. Comme à Chateaudun ou à Dunkerque où se trouve une belle momie dorée.

Signalons que nous venons de terminer un article sur le phénomène de la dorure corporelle des momies qui comporte le corpus des pièces de ce type trouvées par Gayet à Antinoé (à paraître).

19. Cf. *Catalogue des livres d'heures enluminés ... Recueil d'étoffes coptes du III[e] s. et Souvenirs des fouilles d'Antinoé ...*, Paris, Hotel Drouot, Jeudi 23 Février 1928, n° 26 (renseignement M. Dewachter).

20. Cf. Quarré P., *Le legs Gayet et la collection d'Antiquités égyptiennes du Musée de Dijon, Mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or* 22, 1949, pp. 147-149 (renseignement M. Dewachter). Nous remercions ici le personnel du Musée de l'Homme et particulièrement celui du Département *Afrique Blanche* qui nous a permis d'avoir accès à ses archives où la lettre de Charles Boreux est conservée sous le n° 21-05.

21. Cf. C. Boreux, *op. cit.*, pp. 4-5.

22. Cf. Daressy G., *ASAE* 1, 1900, pp. 17-18; Kamal A.B., *ASAE* 3, 1902, p. 275-282; Terrace E.L.B., *Egyptian Paintings of the Middle Kingdom*, New-York, G. Braziller, 1968, note 8; Leclant J., *Or* 40, 1971, p. 234.

23. Cf. Sayce A.H., *PSBA* 9, Mai 1887, pp. 195-197; Newberry P.E. et Griffith F.L., *ASE* 4, 1895, pp. 000.

24. Cf. Newberry P.E. et Griffith F.L., *ASE* 3 et 4, 1895; Daressy G., *ASAE* 1, 1900, pp. 17-43; Kamal A.B., *ASAE* 2, 1901, pp. 14-43 et pp. 206-222; Clédat J., *BIFAO* 1, 1901, pp. 101-102; Kamal A.B., *ASAE* 3, 1902, pp. 275-282; Brunner H., *Felsgräber ...*, 1936, pp. 63-66 et pp. 86-87; *Porter et Moss* IV, 1934, pp. 177-187; Junge F., *Lexicon* I/5, 1975, pp. 711-715.

Sur les inscriptions des carrières cf. Clédat J., *BIFAO* 2, 1902, p. 62 et Spiegelberg W., *RT* 26, 1904, pp. 154-165.

25. Cf. Morgan Jacques de, *BIE* 6 *3[e] série*, 1895, p. 136.

26. Je remercie ici Monsieur Brovarski qui m'a aimablement fourni les renseignements sur les papiers Reisner utilisés dans cet article et m'a proposé de venir les consulter moi-même au Musée de Boston. Les conditions économiques actuelles ne m'ont pas permis d'effectuer ce voyage et ces recherches indispensables.

27. Cf. Brovarski E., *Fs Dunham*, 1981, pp. 14-30.

28. Cf. Kamal A.B., *ASAE* 2, 1901, p. 209.

29. Pour la bibliographie de ce site et sur l'historique des campagnes de fouilles qui s'y succédèrent cf. Drew-Bear M., *op. cit.*, pp. 19-22.

30. Cf. Dreyer G. et Kaiser W., *MDAIK* 36, 1980, pp. 43-59.

31. Cf. Gundlach R., *Lexicon* III/7, 1979, p. 1107 et Leclant J., *Or* 51/1, 1981, pp. 70-71.

32. Nous avons choisi de grouper toutes nos références dans une seule note à laquelle le lecteur pourra se reporter à la lecture de ce paragraphe.

Cf. Perry, *A View of the Levant*, 1743, p. 373; Legh T., *Narrative of a Journey in Egypt ...*, Londres, Murray, 1816, pp. 109-117; Henniker Sir F., *Notes during a visit to Egypt ...*, Londres, Murray, 1823, pp. 96-102; Rifaud J.J., *Tableau de l'Égypte ...*, 1830, p. 230; Wilkinson Sir J.G., *Topography ...*, 1835, p. 388; L'Hôte Nestor, *Lettres ...*, 1840, pp. 82-83; Cadalvène Ed. de et Breuvery J. de, *L'Égypte et la Nubie*, Paris, A. Bertrand, 1841, Tome I, pp. 261-269; Prisse d'Avennes E., *Souvenirs d'Égypte ...*, *Revue Contemporaine* Avril-Mai 1854, pp. 223-234; Lacour R., *L'Égypte ...*, Paris, Hachette, 1871, pp. 248-256; Mariette A., *Itinéraire de la Haute-Égypte ...*, Alexandrie, Mourès et Cie, 1872, pp. 141-143; Meignan V., *Souvenirs de la Haute-Égypte ...*, Paris, Renouard, 1873, pp. 63-70; Lepic (Comte)

Ludovic, *La Dernière Égypte*, Paris, Charpentier, 1883, pp. 141-154; Brodrick M., *A Handbook ...*, 10e éd., Londres, Murray, 1900, pp. 710-711; Maspero Sir G. C. C., *Rapport ... 1899-1910*, 1912, p. 100, *Ruines et Paysages d'Égypte*, 1914, pp. 53-66; Peake E. T., *Ancien Egypt*, 1930, pp. 74-75.

33. Cf. supra note 12, à laquelle on ajoutera pour Maabdah: Maspero Sir G. C. C., *Rapport ... 1899-1910*, 1912, pp. 91-92.

34. Cf. *supra* note 18.

35. Cf. *Musée des Arts Décoratifs, Catalogue de l'Exposition Le Pic*, Paris, Typographie Morris Père et Fils, 1883.

Sur Lepic, on consultera principalement: *Benezit* 5, 1952, p. 593. Anonyme, *L'Art et la Mer* 4, Octobre 1974, pp. 23-26.

36. Cf. Prisse d'Avennes E., *op. cit.*, p. 230, note 1.

37. Cf. Anonyme, *Catalogue of the Egyptian Antiquities of the New-York Historical Society*, New-York, 1915, p. 23 n° 360, 362 et 365; Lee J., *Catalogue of the Egyptian Antiquities in the Museum of Hartwell House*, W. M. Watts, 1858, p. (72) n° 522.

P.S.: A la fin de notre communication, Madame Raymond Weill, présente dans la salle, a évoqué le souvenir de ses visites dans la région de Maabdah alors qu'elle et son mari fouillaient à Dara et Monsieur Vercoutter nous a confirmé qu'ayant personnellement visité les grottes de Samoun, il avait pu constater qu'il n'y restait effectivement plus rien.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

COLLÈGE DE FRANCE

Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

COMPOSITION DU BUREAU 1983

Président .... M. Jean Vercoutter.

Vice-Présidents .... R.P. du Bourguet.
M. Jean-Philippe Lauer.

Trésorière .... Mme Claude Abeles.

Secrétaire .... Mme Liliane Pulà.

Correspondance administrative et Bulletin :
Cabinet d'égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.

Correspondance financière :
Société française d'égyptologie: même adresse.

Compte de Chèques Postaux : N° 2093-33 S, Paris.

Compte bancaire : Banque Rothschild, 21, rue Laffite, Paris 75009 (Libeller les chèques à l'ordre de «Société française d'égyptologie»)

REVUE D'ÉGYPTOLOGIE

Directeur .... M. Georges Posener, Membre de l'Institut, Professeur honoraire au Collège de France.

Secrétariat de rédaction :
M. Olivier Perdu.

Correspondance scientifique :
Cabinet d'égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.